Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 75 (1946)

Heft: 5

Artikel: "Je cherche à psychologiser l'enseignement humain."

Autor: Pilloud, Julia

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1040666

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 08.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

« Je cherche à psychologiser l'enseignement humain. »[1]

En juin 1800, Pestalozzi est à Berthoud. Il a 54 ans. Deux fois déjà, il a essayé de créer une œuvre d'éducation. Voici un an, on lui a permis d'enseigner à l'école des *Hintersässen*. On lui a confié la moitié de la classe de soixante-dix élèves du cordonnier Dysli, et Pestalozzi, ayant muni ses écoliers d'ardoises, de lettres mobiles, de tableaux de calcul, s'est donné à sa nouvelle tâche avec un zèle tel qu'il a reçu, après les examens, le premier témoignage public d'approbation de sa vie. La Commission des écoles de Berthoud, après l'avoir remercié, a annoncé que les classes supérieures lui seraient remises à lui ou à un maître qui travaillerait selon sa méthode. La Société des amis de l'éducation, fondée par Stapfer, a chargé une commission d'étudier la méthode de Pestalozzi et de lui faire rapport et ladite commission a prié Pestalozzi de rédiger un court exposé de sa doctrine et de ses procédés. Ce mémoire, écrit par Pestalozzi au moment où il jouit de toute l'expérience et de toute la réflexion de l'âge mûr, au moment où il travaille encore seul, sans l'aide de collaborateurs qui ramèneront de temps en temps ses idées à leur mesure, présente ses théories avec une clarté qu'on ne retrouvera plus chez lui. Il marque un point d'arrivée dans la marche de l'esprit du pédagogue. Pestalozzi a maintenant sa philosophie du monde et de la vie, il peut exprimer, non plus ce qu'il pense, mais ce qu'il veut réaliser. Il peut formuler son système. Et ce système est contenu tout entier dans la première phrase de son rapport, première phrase qu'il a d'ailleurs laborieusement cherchée, et dont l'idée lui fut inspirée par le conseiller vaudois Gleyre : « Je cherche à psychologiser l'enseignement humain », *Ich suche den menschlichen Unterricht zu psychologisieren*.

Il peut être intéressant d'essayer de reconstituer le cheminement de pensée qui l'a conduit à caractériser ainsi son système. Nous comprendrons mieux alors ce que Pestalozzi appellerait volontiers son « maître-mot », nous pourrons voir plus clairement le sens du message qu'il a apporté au monde et nous saisirons mieux une des causes de ses succès et de ses échecs.

Pendant sa jeunesse, par ses séjours chez son grand-père à

---

[1] Première phrase du *Mémoire présenté à la Société des amis de l'éducation* en 1800, citée par Roger de Guimps, *Histoire de Pestalozzi*, Lausanne, Bridel 1888, p. 231. Ce mémoire se trouve dans les *Pädagogische Blätter* de Niederer, Aix-la-Chapelle.

Höngg, par ses promenades de silencieux qui observe les gens et en voit le tréfonds, par ses discussions avec des hommes comme Bodmer et Breitinger qui avaient, avant tout, le sens de la valeur de l'homme, Pestalozzi était préparé à respecter tout ce qui est humain. La pauvreté lui apprend le prix de la douleur et, peu à peu, naît en lui cette passion de servir qui pourrait d'abord sembler un rêve généreux comme en imagine toute adolescence. Mais, à Neuhof, il entre en contact avec la réalité, avec la terre. Il apprend à connaître ceux qui la travaillent, il apprend à connaître la misère qui le met directement aux prises avec le concret et, en l'écrasant, lui révèle, présent en lui-même, cet homme dépouillé qui gémit en tout être qui souffre. Pestalozzi se sent alors définitivement consacré par l'intérêt passionné de son cœur au soulagement de ses semblables. « Je souffrais ce que le peuple souffrait, dit-il dans la première lettre de *Comment Gertrude instruit ses enfants*, lettre adressée à Gessner, datée de Berthoud, en 1801, et le peuple se montra à moi comme il ne se montra à personne [1]. » Désormais, le jeune libéral veut supprimer cette souffrance. Il va recueillir les plus malheureux parmi les pauvres, les enfants abandonnés : il veut leur redonner la joie de vivre.

La tâche ne lui paraît pas impossible, car lui qui connaît les hommes, qui a élevé lui-même son petit Jacobli, sait et sent que les êtres ont en eux tout ce qu'il faut pour s'épanouir — à condition de trouver le milieu favorable : « C'est un fait d'expérience, écrit-il dans le journal qu'Iselin a mis à sa disposition, en 1776 [2], que des enfants, après avoir perdu la santé, les forces et le courage dans une vie de fainéantise et de mendicité, une fois soumis à un travail régulier auquel ils n'étaient point habitués ont promptement repris la gaîté, l'entrain, la bonne mine, et une croissance étonnante, par le seul changement de leur position et l'éloignement des circonstances qui avaient excité leurs passions. »

« C'est un fait d'expérience pour moi, que de l'abjection d'une profonde misère, ils s'élèvent très vite à des sentiments d'humanité, de confiance et de bienveillance ; que l'affection qu'on témoigne aux hommes les plus dégradés élève leur âme, et que les yeux de l'enfant abandonné à une profonde misère brillent d'une surprise pleine de sentiment... lorsqu'il voit une main douce et amicale qui s'offre à lui pour le guider ». Et dans *Soirée d'un ermite*, en 1780, il exprime l'axiome qui est à la base de toute sa théorie de l'éducation : « Toutes les forces pures et bienfaisantes de l'humanité ne sont ni les produits de l'art, ni les effets du hasard. Elles reposent virtuellement dans

---

[1] *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt*, von Heinrich Pestalozzi, Leipzig, Reclam, p. 5.

[2] *Ephémérides de l'humanité*, p. 293, cit. par R. de Guimps, p. 70.

Maisons recommandées

En vous servant chez nous, vous trouverez

le choix

la qualité

et un personnel expérimenté

Kurth

Rue de Lausanne 51
Rue de Lausanne 14
FRIBOURG

WEISSENBACH FRÈRES
FRIBOURG

Tous les tissus ∽ Qualités réputées
Trousseaux

DEMANDEZ NOS ÉCHANTILLONS

P. W. DIETHELM :

LE PLUS BEAU CADEAU

Illustré. 78 pages. Cart. 2 fr. 80

Aidera les parents dans la préparation de leurs enfants à la Première Communion

Librairies St-Canisius, Fribourg

R. du Pont-Susp. 80 R. de l'Université 6

Toutes les
fournitures pour l'école
PAPETERIE — LIBRAIRIE

H. & G. LABASTROU fils

RUE DE LAUSANNE 54, FRIBOURG

GUTMANN & ROSCHY

TRAVAUX DE RELIURE
ENCADREMENTS

Travail prompt et soigné

FRIBOURG

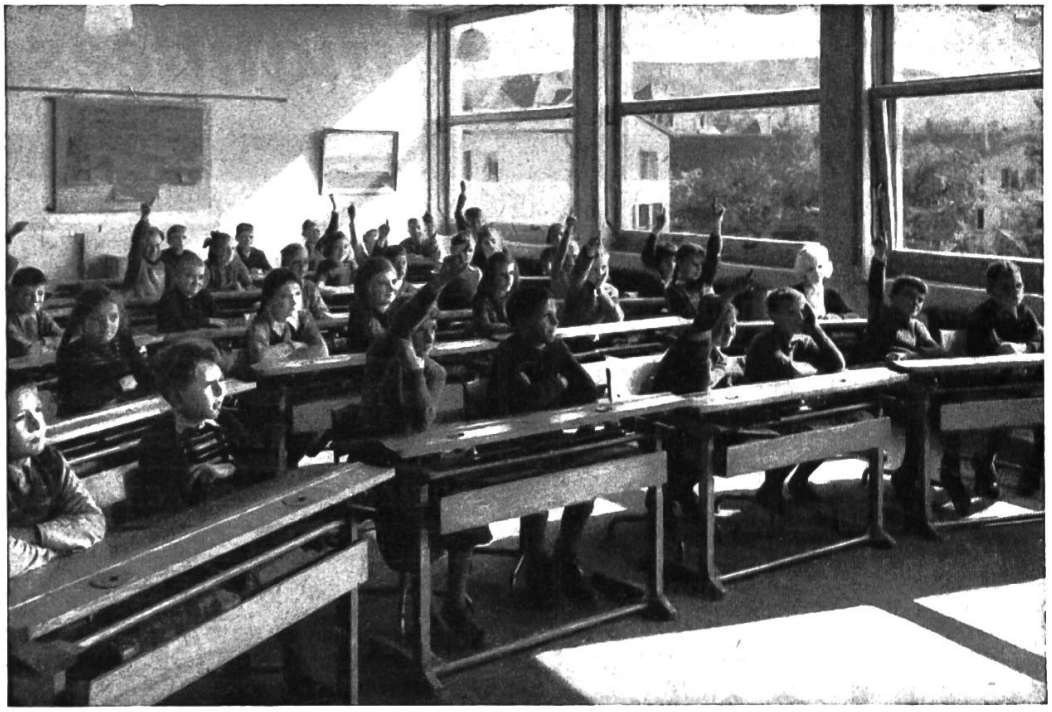
TÉL. 2.15.36 — PLACE DE LA GARE 34

vend **bon**
vend **bon**
marché

AUX ARCADES — FRIBOURG **GRAND CHOIX**

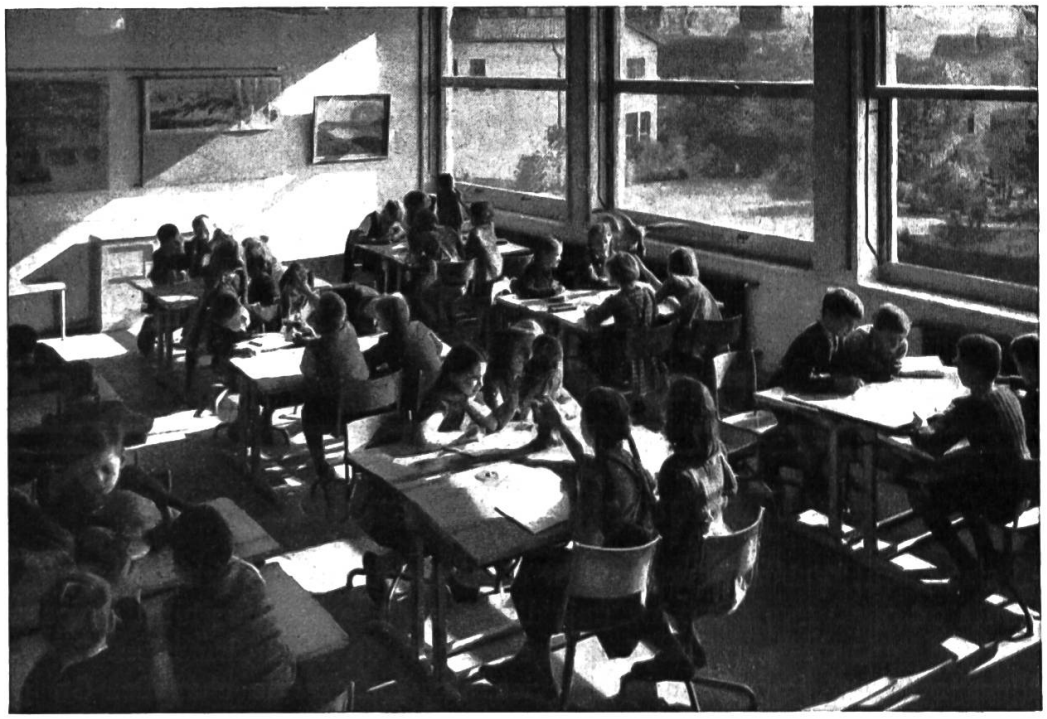
Cantiques de confirmation

Il s'agit tout d'abord d'un premier cantique au Saint-Esprit, à quatre voix d'hommes ou quatre voix mixtes, puis d'un second, qui parle plutôt du passage de l'Evêque dans une paroisse et de la cérémonie de la Confirmation. Ces deux cantiques rendront, croyons-nous, service aux maîtres de chapelle. On peut se les procurer auprès de l'auteur, M. le chanoine Bovet, Pérolles 20.



Mobilier d'école, tel qu'il a été créé sur l'expérience et en collaboration d'hygiénistes et de pédagogues modernes.

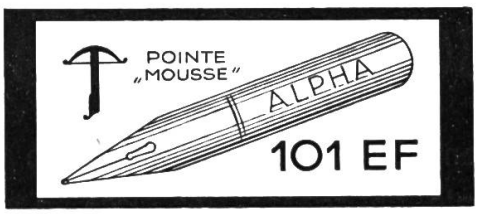
Usines Embru, S. A., Ruti (Zurich) embru



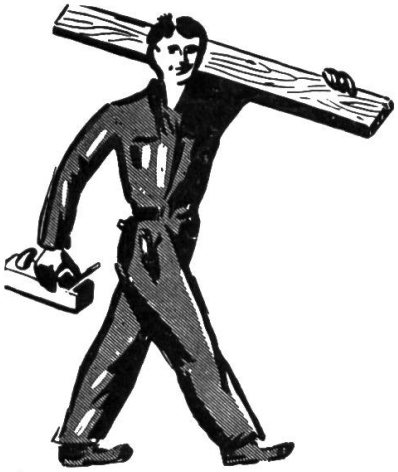
Fabrique de plumes
à écrire

LAUSANNE

Demandez-la à votre papetier.



La plume idéale pour toutes écritures (fine et extra fine). Sa douceur, son velouté, son extrême souplesse vous permettront d'écrire sur n'importe quel papier.



La QUALITÉ renommée de nos meubles est connue depuis plus de 25 ans. En achetant vos meubles directement au fabricant, vous obtiendrez un mobilier solide et avantageux.

Maison Paul LEIBZIG S.A.

FABRIQUE DE MEUBLES

Grands-Places 26, Fribourg.

460

Diplôme de secrétaire commercial

en 4 mois, avec allemand ou italien, garanti parlé et écrit.

Demandez prospectus et références.

ÉCOLES TAMÉ

Lucerne 10, Neuchâtel 10, et Zurich, Limmatquai 30

Un homme averti en vaut deux! La "ROMANDE" fait des heureux

So.7

INCENDIE
VOL AVEC EFFRACTION
BRIS DE GLACES

Helvetia-Incendie

DÉGATS D'EAU
CHOMAGE
DOMMAGES ÉLÉMENTAIRES

A ST-GALL

LOUIS BULLIARD, AGENT GÉNÉRAL, FRIBOURG

RUE DE ROMONT 18 **TÉL. 2.25.13** **CH. POST. IIa 137**

800 Caisses Raiffeisen

visent à l'autonomie financière du village et permettent à la population rurale de traiter sur place, à des conditions favorables de taux et de sécurité, ses opérations d'épargne et de crédit.

Pour tous renseignements (fondations, etc.), s'adresser à

UNION SUISSE DES CAISSES DE CRÉDIT MUTUEL, ST-GALL

La machine à écrire suisse

HERMES
baby

est légère, pratique et solide,
Fr 180.– + Ica

bureau complet sàrl

41, rue de Lausanne FRIBOURG Tél 2 30 89

Prêts

de 300 à 1500 fr. aux membres du corps enseignant, aux fonctionnaires, employés, ouvriers, commerçants, agriculteurs et à toute personne solvable. Conditions intéressantes. Petits remboursements mensuels. Etablissement sérieux contrôlé. Consultez-nous sans engagement ni frais. **Discrétion sbsolue garantie.** Références de 1er ordre dans le canton de Fribourg. Timbre-réponse.

BANQUE GOLAY & Cie, Paix, 4
Lausanne

Mgr Dévaud

Dieu à l'école

L'auteur, pédagogue d'esprit très large, suggère, en des pages à la fois incisives et savoureuses, la manière de présenter le problème de Dieu et de rendre intégralement chrétienne l'atmosphère scolaire.

La plaquette : **Fr. 1.—**
Port en plus

Aux Librairies St-Paul, Fribourg.

NOUVEAUTÉ

ALIX DUBREUIL

Celui qui changeait les loups en agneaux

DON BOSCO PRÉSENTÉ AUX ENFANTS

86 pages. Prix : Fr. 2.45.

LIBRAIRIES ST-PAUL, FRIBOURG

la nature intérieure de tous les hommes [1]. » C'est là sa première découverte, son explication de l'homme et la source de tous ses espoirs : il est possible de donner le bonheur à l'humanité puisque les forces bienfaisantes qui lui permettent d'atteindre le beau, le bien, le vrai sont en chaque enfant, et que, à condition que les circonstances s'y prêtent, il est possible de les faire grandir. Il compare l'épanouissement de l'homme à l'épanouissement de la plante. Dans un passage de la *Feuille suisse*, on peut lire cette invocation au jour d'été : « Apprends-moi, jour d'été, que l'homme formé du limon de la terre croît et mûrit comme la plante attachée au sol [2]. »

Mais que faut-il pour que ces forces qui sont en l'homme grandissent ? Tout simplement qu'elles s'exercent. « La nature développe toutes les forces de l'humanité par l'exercice, et c'est leur usage qui fait leur accroissement », écrit-il dans *Soirée d'un ermite* [3]. Et il reprendra plus tard : « L'œil veut voir, l'oreille veut entendre, le pied, la main veulent agir. Le cœur veut aimer, l'esprit veut penser. Dans chaque faculté humaine est une inclination à se transformer, à sortir d'un état de stagnation pour se développer de plus en plus [4]. Et Pestalozzi, nous offrant les premières leçons de psychologie génétique, de nous montrer dans *Léonard et Gertrude*, dans *Comment Gertrude instruit ses enfants*, de quelle manière, de réaction en réaction, l'enfant donne aux excitations du milieu des réponses de plus en plus différenciées. Il explique comment l'amour de Dieu, tous les sentiments moraux, l'attention du vrai, s'actualisent, petit à petit, dans son âme. Dès lors, l'éducation qui doit aboutir à la culture élémentaire ne doit qu'aider le développement naturel.

Mais ces efforts de la race humaine pour soutenir le développement naturel n'atteignent pas toujours leur but. Il arrive que l'éducation gauchisse le développement. Et la cause de toute la misère humaine, de tant de vies perdues, d'existences vouées à la souffrance, d'êtres moralement dévoyés et intellectuellement amoindris ne doit pas être cherchée ailleurs que dans une éducation qui, au lieu d'épanouir les forces humaines, les a détournées et écrasées.

Une éducation n'est réussie tout d'abord que si chaque exercice qu'elle fait faire s'adresse à l'être entier. Cette vérité sur laquelle la pédagogie moderne insiste est dûment mise en lumière par Pestalozzi. Avec Jacobli déjà, âgé de 3 ans, Pestalozzi se rendit compte

[1] Pestalozzi, *Soirée d'un ermite*, cit. par R. DE GUIMPS, p. 95.

[2] *Ein Schweizer Blatt*, t. I, p. 407, cit. par R. DE GUIMPS, p. 118.

[3] Cit. par R. DE GUIMPS, p. 95.

[4] Pestalozzi, *Schwanengesang*, dans *Sämtliche Werke*, herausgeg. von Dr. L. W. SEYFFARTH, 12. Band, p. 296.

que ce qui doit éduquer l'être doit l'atteindre dans son unité. Il a appris à compter à Jacobli en n'utilisant que la mémoire de l'enfant, et il s'aperçoit à ses dépens que toute expérience qui n'est pas vécue par l'élève dans tout son être est une expérience ratée. Il écrit dans le journal qu'il tient des faits et gestes de son fils. « Le 3 février. J'ai senti aujourd'hui avec la même force qu'hier combien est vicieuse notre manière d'apprendre à compter à un enfant. Tous les mots appris sans réflexion apportent dans notre esprit une perturbation presqu'irrémédiable... lorsque ces signes précèdent pour l'enfant la connaissance des choses, lorsque de fausses notions viennent s'y ajouter, alors chaque jour nos exercices, nos conversations fortifient et augmentent son erreur, et le poussent toujours plus loin dans cette fausse voie, sans même que nous puissions nous en douter [1]. » Et il écrira après Stans que toute vérité qui ne s'adresse pas à l'enfant tout entier se présente à lui « comme un jouet qui n'étant pas à sa mesure lui paraît à charge ». Il attache une si grande importance à la mise en acte de tout l'être qu'il imagine de petits moyens pour obliger les enfants à faire l'unité en eux, à se concentrer au profit de l'image qui doit les occuper. Il dit dans une lettre à un ami après son séjour à Stans : « Quelquefois, par exemple, et comme un badinage, je leur demandais, tandis qu'ils répétaient mes phrases, de tenir constamment leur œil fixé sur leur doigt du milieu. On ne saurait croire combien de semblables minuties peuvent contribuer à faire atteindre les buts les plus élevés.

« Une jeune fille qu'on aurait crue appartenir à une horde de sauvages, mais qui s'accoutuma à tenir la tête et le corps droit sans jeter les yeux de tous côtés, fit par là, dans son éducation morale, des progrès que personne n'aurait jugés possibles [2]. »

L'éducation verbeuse qui ne fait appel qu'à un aspect de l'être crée un déséquilibre des forces. « La marche artificielle de l'école, dira-t-il de nouveau dans *Soirée d'un ermite*, met partout, et à la hâte, l'ordre des mots avant l'ordre de la libre nature qui ne se presse pas et sait attendre ; c'est pourquoi, elle ne donne au développement de l'homme qu'un éclat trompeur, sous lequel se cache le défaut de force naturelle intérieure, mais qui contente des temps comme notre siècle [3]. » A la fin de sa vie, dans le *Chant du cygne*, il analysera pertinemment les conséquences du déséquilibre en éducation. « Chaque déséquilibre dans la culture de nos forces nous mène à une tromperie de nous-mêmes, à des prétentions sans fondements, à une méconnaissance de nos faiblesses et de nos manquements et enfin à un

[1] Cit. par R. de Guimps, p. 54.
[2] *Idem.*, p. 200.
[3] *Idem*, p. 96.

jugement sans pitié pour tous ceux qui n'adoptent pas les vues erronées de notre partialité. Cela est vrai dans les choses du cœur et de la foi comme pour ceux qui, dans une égoïste recherche d'eux-mêmes, ne veulent développer que leur esprit. Tout déséquilibre et tout développement exagéré d'une faculté amène à la boursouflure des prétentions alors que l'essence même de l'être reste mort et paralysé [1]. »

Mais une autre cause peut encore compromettre le développement. C'est l'échec de l'action. Il faut que le succès soit assuré aux premiers gestes que fait produire le développement naturel. « Chez l'enfant, l'envie de marcher diminue après la première chute, dira-t-il dans le *Chant du cygne*, de même son désir de confiance cesse si le chat qu'il caresse l'égratigne ou si le chien qu'il veut toucher lui montre les dents [2]. »

Pestalozzi devait encore se demander quel est le milieu, quel est l'éducateur qui favorisera chez l'enfant ce développement de tout l'être, qui lui fera produire des actes qui engagent sa personne tout entière et qui soient assurés du succès. C'est, dira-t-il sans hésiter, conduit par un instinct sûr et une expérience personnelle, le milieu naturel, celui où la nature a voulu que vive l'enfant, car « c'est la vie qui éduque » ; dès lors, c'est dans la famille, à l'école de sa mère, et non à l'école artificielle où il ira plus tard, que l'enfant peut vraiment se développer. Et Pestalozzi d'écrire ce délicieux passage, où il montre comment une mère, par son action qui s'accorde avec celle de la nature, amène l'enfant à produire tous les actes moraux.

« Vraiment, je me demande : Comment est-ce que j'en viens à aimer les hommes, à me confier à eux, à les remercier, à leur obéir ? Comment ces sentiments prennent-ils naissance dans mon cœur ? Et je trouve que c'est principalement par les rapports qui existent entre la mère et l'enfant au berceau.

« La mère doit soigner son enfant, le nourrir, le mettre en sûreté, le réjouir. Elle ne peut pas faire autrement, elle y est poussée par toutes les forces de son instinct. Aussi, elle pourvoit à tous ses besoins, elle supplée à toute son impuissance ; l'enfant est soigné, il est réjoui. Le germe de l'amour est éclos en lui.

« Maintenant paraît devant ses yeux un objet qu'il n'a pas encore vu ; l'enfant est étonné, il a peur, il crie ; la mère le serre sur son sein, elle joue avec lui, elle le distrait ; alors les pleurs cessent, les yeux restent encore longtemps humides. L'objet étrange reparaît ; la mère

---

[1] Pestalozzi, *Schwanengesang*, dans *Sämtliche Werke*, herausgeg. von Dr. L. W. Seyffarth, 12. Band, p. 295.

[2] *Idem*, p. 296.

reprend l'enfant dans ses bras protecteurs et lui sourit. Cette fois, l'enfant ne pleure pas, il répond au sourire de sa mère en souriant lui-même ; le germe de la confiance est éclos en lui.

« La mère accourt au berceau pour chaque besoin ; les germes de l'amour, de la reconnaissance, de la confiance se développent bientôt. L'enfant connaît le pas de sa mère, il sourit à son ombre ; ce qui ressemble à sa mère, il l'aime aussi, une créature qui a la même apparence que sa mère est pour lui une bonne créature. Il sourit à la ressemblance de sa mère, il sourit à l'humanité. Celui que sa mère aime, il l'aime aussi, celui que sa mère embrasse, il l'embrasse aussi. Le germe de l'amour des hommes, de l'amour fraternel est ainsi éclos en lui [1]. »

Pestalozzi est convaincu que si toutes les mères savaient favoriser ainsi le développement de l'enfant, le bonheur de l'humanité serait assuré. C'est donc à la mère qu'il faut apprendre son pouvoir, à elle qu'il faut enseigner comment, heure par heure, elle peut appeler le tout-petit à l'amour, à la patience, à l'attention, au goût du beau. Et il faut que les conseils donnés soient applicables — quasi automatiquement — par toutes les mères, qu'ils prévoient chaque pas de l'enseignement en accord avec la psychologie de l'enfant, la marche de son esprit, avec son développement actuel, et il faudra que de semblables conseils soient donnés aux maîtres pour qu'ils continuent l'œuvre commencée en se basant sur les mêmes éléments. Voilà pourquoi Pestalozzi essaie de créer un système et voilà pourquoi il commence son rapport, en 1800, par la phrase que nous avons citée : « Je cherche à psychologiser l'enseignement. » Et voilà pourquoi les livres qui vont suivre immédiatement son rapport sont des livres de méthode qui veulent apprendre à user d'un système : *Instruction pour apprendre à épeler et à lire* — *Comment Gertrude instruit ses enfants* — et, en 1803, le *Livre des mères*, écrit en grande partie par Krusi — *Exercices intuitifs sur les nombres*, rédigé par Krusi et Buss — *Exercices intuitifs sur les formes et les grandeurs*, rédigé par Krusi et Buss — *Le maître d'école naturel*, laissé inédit, etc.

Le système qu'apportaient ces livres pouvait-il réussir ? Il devait en être du système de Pestalozzi comme de tous les autres systèmes. Tout d'abord, on ne peut transmettre un système qui est vie à quelqu'un ; ceux qui veulent l'appliquer prennent la lettre pour l'esprit. Il l'avait prévu d'ailleurs. Dans la préface du *Livre des mères*, il écrit : « Je le sais, je m'y attends : cette chétive enveloppe que présentent les formes de ma méthode en paraîtra la substance même à un grand nombre d'hommes qui essayeront d'introduire

[1] *Wie Gertrud ihre Kinder lehrt, op. cit.*, p. 10.

ces formes dans le cercle étroit de leurs propres idées, et jugeront du mérite de la méthode d'après les effets qu'elle aura produits dans cette étrange association. Je ne puis empêcher que les formes de ma méthode n'aient le sort de toutes les autres formes, qui périssent entre les mains d'hommes incapables d'en chercher et d'en saisir l'esprit [1]. »

Et ce fut plus vrai que le pauvre maître ne le pensait. A Yverdon, écrit un de ses anciens élèves, il arriva un temps où les principaux collaborateurs « après s'être donné chacun comme le seul qui eût compris Pestalozzi, finirent par affirmer que Pestalozzi ne s'était lui-même pas compris ; qu'il ne l'avait été, disait Schmid, que par Schmid, Niederer, que par Niederer. [2] » Quant aux critiques, l'un d'eux a prétendu, après avoir lu le *Livre des mères*, que « Pestalozzi se donne beaucoup de peine pour apprendre aux enfants qu'ils avaient le nez au milieu du visage » [3].

Mais il y a plus. L'insuccès devait se produire pour d'autres raisons encore que celles que voyait Pestalozzi. Il est impossible, en effet, de traduire dans les exercices strictement définis et ordonnés — ainsi que le croyait Pestalozzi — une relation telle que celle qui doit unir, à chaque moment de l'éducation, sujet et objet de l'enseignement ou maître et élèves. Rien n'est plus dépendant des circonstances, des individus, de l'influence du moment. Et, cependant, Pestalozzi a vu très justement — et c'est son plus grand titre de gloire — que chaque enfant a en puissance toutes les possibilités qui feront de lui un homme. Il s'est rendu compte de cette vérité sur laquelle insistera Claparède, que ces capacités s'éveilleront certainement si le milieu sait les appeler à se manifester et il sent que le maître ne pourra faire vraiment assimiler la science s'il ne prend pas soin d'éveiller les dispositions qui sont en l'élève. Je ne suis que l'éveilleur de l'Institut, disait Pestalozzi dans un autre domaine. Par là, il a dépassé son temps qui, ébloui par les lumières du progrès, avait oublié l'enfant pour s'occuper avant tout de l'objet de l'enseignement. Et par là, Pestalozzi devait rester un maître pour tous ceux qui s'intéressent à l'éducation. La lecture du journal sur l'éducation de Jacobli, du récit de ses expériences à Stans, de *Léonard et Gertrude* devaient faire sentir la nécessité de ce retour à l'enfant, qu'il faut prendre de son point de vue à lui, dont il faut saisir la mentalité différente de la nôtre, la mentalité de « petit d'homme ». D'autre part, certaines réalisations de Berthoud et d'Yverdon montraient comment on pourrait atteindre directement l'enfant. Nous

---

[1] Cit. par R. de Guimps, p. 306.

[2] R. de Guimps, p. 318.

[3] *Idem*, p. 306.

avons parlé de l'emploi des ardoises, des lettres mobiles, des tableaux de calcul, de la gymnastique à Berthoud. Ajoutons-y, à Yverdon, les chants et les marches qui coupaient les leçons, les excursions, les jeux, les études du village, de la contrée dans les premières leçons de géographie, les reliefs, les travaux libres, les fêtes, les exercices militaires — après lesquels le vainqueur au tir recevait une brebis et son petit —, la culture des jardinets, les discussions en tête-à-tête avec les petits. Mais il était impossible de réduire en formules l'esprit de Pestalozzi, d'apprendre par des recettes à enseigner en respectant la psychologie.

Aussi, ce n'est pas dans les livres de méthodes qu'il faut aller chercher la leçon que Pestalozzi peut nous donner. Mais il faut le voir vivre, repenser son existence dépouillée et malheureuse et le suivre dans tous les chemins de Suisse où il crut pouvoir « servir » dans la joie et où l'attendait l'échec. Il faut s'en aller avec lui, en étudiant ses lettres sur Stans, ses rapports de Berthoud, ses discours d'Yverdon, dans ces maisons trop grandes et trop froides, aux installations misérables, mais où sonnent des rires d'enfants qui ont appris la confiance ; il faut, avec lui, accepter que tout s'effondre matériellement et garder au cœur la foi tenace en la mission de l'éducateur qui peut sauver les petits les plus misérables, les plus abandonnés, s'il sait se pencher sur eux avec un amour qui donne tout. Et alors on saisit qu'il devait enseigner ou ré-enseigner au monde cet amour de l'enfant, cet amour qui met le maître en « l'état de grâce pédagogique », qui fait comprendre l'écolier et appeler à la vie des possibilités encore latentes. Et peut-être gardera-t-on de Pestalozzi — oubliant les méthodes et les discours sur l'intuition, sur le nombre et sur le langage — une anecdote qui le caractérise et qui caractérise la leçon qu'il donne aux instituteurs d'aujourd'hui, particulièrement à ceux de son petit pays :

Un jour d'automne, des enfants jouaient dans le jardin du château d'Yverdon. Au milieu des rires et des cris, sous les yeux de Pestalozzi, ils s'amusaient à sauter par-dessus les flammes d'un grand feu de feuilles mortes. Les flammes rouges baissaient dans le crépuscule quand Pestalozzi aperçut derrière la grille toute une rangée de petites filles qui regardaient avec des yeux d'envie les ébats de leurs camarades. Le vieux maître s'approcha des petites, prit la première par la main et les fit sauter à leur tour par-dessus les tisons incandescents.

Puissions-nous à son exemple prendre par la main les enfants qui nous sont confiés et leur apprendre avec un sourire à user de la force qui est en eux.

JULIA PILLOUD.